

GABRIELLA KÖRÖMI

**Le mythe du labyrinthe dans  
*Un long dimanche de fiançailles* de Sébastien Japrisot**

Le labyrinthe est l'un des motifs les plus connus de la mythologie grecque dans lequel les beaux-arts, la musique et la littérature ne cessent jamais de puiser, indépendamment du cadre historique et culturel<sup>1</sup>. La constance de ce motif dès l'Antiquité jusqu'à nos jours s'explique probablement par le fait qu'il exprime l'affirmation de l'individu devant les forces du chaos, désir éternel de l'homme.

Dans la présente étude, nous nous pencherons sur l'étude du labyrinthe dans un contexte littéraire contemporain, notamment dans le roman *Un long dimanche de fiançailles* de Sébastien Japrisot<sup>2</sup>.

Notre étude a un double objectif. D'une part, elle se propose d'examiner sous quels aspects le mythe apparaît dans le roman, d'autre part, elle tend à démontrer les modifications que celui-là a subies par rapport au mythe grec. Notre interrogation vise également à chercher la réponse à la question de savoir pourquoi un roman moderne se rattache à un fond mythique classique.

Avant d'entamer l'essentiel de la problématique, il ne serait pas inutile de rappeler le contenu du roman. Mathilde, veuve blanche de dix-neuf ans, apprend que son fiancé n'est pas mort « tué à ennemi », comme le communiqué officiel le lui a fait savoir. Condamné à mort pour mutilation volontaire, Manech – avec quatre confrères –, a été jeté, les bras attachés, dans le bled séparant les deux tranchées ennemies, pour y trouver la mort. Désormais Mathilde n'a qu'un seul but : elle veut apprendre ce qui s'est passé en réalité. Son enquête, commencée en 1919, ne se termine qu'en 1924. Quand Mathilde

---

<sup>1</sup> À titre d'exemple nous citons quelques œuvres littéraires : *Ariane* de Thomas Corneille, *Ariane* de Marina Tzvetava, *Thésée* d'André Gide, *Qui n'a pas son Minotaure ?* de Marguerite Yourcenar.

<sup>2</sup> Jean-Baptiste Rossi, alias Sébastien Japrisot (1931-2003) a publié son roman *Un long dimanche de fiançailles* en 1991. Le roman a obtenu à sa sortie le prix Interallié.

l'entreprend, elle ne soupçonne pas encore que deux condamnés ont réussi à s'échapper...

La figure du labyrinthe se manifeste d'une façon concrète tout au début du roman. Le premier chapitre décrit la marche des cinq soldats mutilés vers la fin horrible dont le lecteur n'a encore aucun soupçon. Ils marchent, enfoncés dans la boue :

[...] de tranchée en tranchée, à travers le labyrinthe abandonné de Dieu qui menait aux premières lignes<sup>3</sup>.

L'image concrète du réseau des tranchées, identifié à un labyrinthe, fait allusion à l'utilisation abstraite du motif. L'expression « labyrinthe abandonné de Dieu » sert à dénoncer l'horreur de la guerre. Japrisot renforce cette signification du labyrinthe à l'aide de la répétition :

[...] de la mer du Nord aux montagnes de l'Est, depuis longtemps, les labyrinthes creusés par les hommes n'abritaient plus que le diable<sup>4</sup>.

Nous pouvons considérer comme caractéristique la manière dont Japrisot décrit les tranchées : elles sont représentées comme un réseau des villages souterrains ayant ses propres chemins, comme un monde à part ayant ses propres lois. Dans la conception de Japrisot, avec de nombreux carrefours de boyaux, avec des lacis interminables, les tranchées paraissent échapper aux dimensions réelles. D'où découle que les soldats, vivant au fond des tranchées, sont incapables d'avoir une vue d'ensemble sur la guerre, et que leur vision est nécessairement réduite à leur propre tranchée. Japrisot ne cesse de mettre en relief l'idée selon laquelle l'individu ne peut saisir qu'une part minime de la guerre totale et absolue :

Bingo Crépuscule était une tranchée parmi des milliers d'autres, et le 6 janvier 1917 un jour dans l'horreur de mille et cinq cents jours, et Manech un malheureux parmi des millions de malheureux soldats<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles*, Folioplus, « Classiques du xx<sup>e</sup> siècle », Paris, 2004, p. 9.

<sup>4</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 11.

<sup>5</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 85.

Évidemment, Japrisot n'a pas vécu l'horreur sanglante de la Grande Guerre qu'il ressuscite dans son roman. Pourtant, le choix du moment historique n'est pas dû au hasard. Son grand-père, blessé à Verdun, se mettait toujours en colère en évoquant les tranchées :

Oui, cette guerre-là me fascine parce que ces échos retentissaient encore dans mon enfance et je n'ai pas oublié la terreur qu'elle m'inspirait. Je me suis souvent surpris à penser : « Et si moi aussi j'étais appelé à descendre dans une tranchée, à ramper dans la boue, avec les ennemis en face, les mitrailleuses, les bombes. » J'en avais le cœur glacé<sup>6</sup>.

Cette citation trahit d'une part, l'horreur que les récits du grand-père ont provoquée en Japrisot, d'autre part, elle révèle l'obsession que l'écrivain porte aux tranchées. Car, dans son roman, la guerre de 1914-18 est celle des tranchées. Les champs de bataille « traditionnels » sont absents du récit, la notion même de « bataille » est réduite à la vie déshumanisée des soldats vivant sous le sol, pareils aux rats.

Cette vision portée sur la guerre peut éclaircir le fait que le mot de labyrinthe revient encore trois fois, toujours dans le même sens, dans le premier chapitre : Japrisot, pacifiste convaincu, compare l'univers des tranchées à un labyrinthe en apparence sans sortie. À l'aide de cette comparaison, l'écrivain fait voir la Grande Guerre comme un monde incompréhensible, chaotique et confus. C'est pour la même raison que l'image concrète du labyrinthe des tranchées se transforme vite en une image symbolique, destinée à dénoncer l'horreur de la guerre. Mais cette symbolique, dès le premier chapitre, se débouche sur une image mythologique. Sur le passage des cinq condamnés dans les tranchées françaises s'entend régulièrement une voix, jamais la même, qui demande de faire attention au fil. *Attention au fil*. La phrase, avec de petites modifications, réapparaît huit fois, sans trouver pourtant d'explication précise qui ne sera donnée que dans le chapitre suivant, où le lecteur apprend qu'il s'agit en effet du fil de téléphone, serpentant au fond des tranchées, étant « tout ce qui reliait les hommes au monde des vivants<sup>7</sup> ».

---

<sup>6</sup> Cf. le dossier du roman *Un long dimanche de fiançailles*, pp. 356-357.

<sup>7</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 39.

C'est la présence du fil qui suggère aux lecteurs une connotation mythologique. Le fil fait penser au labyrinthe mythique, construit par Dédale, au centre duquel vivait le Minotaure, qui a été tué par Thésée. Pour sortir du cœur du labyrinthe, où le combat a eu lieu, Thésée avait besoin du fil d'Ariane, lequel fil lui a indiqué la voie juste. Cette allusion au mythe antique est rendue explicite par le narrateur à la fin du chapitre :

Il restait ce fil, rafistolé avec n'importe quoi aux endroits où il craquait, qui serpentait au long de tous les boyaux, de tous les hivers, en haut, en bas de la tranchée, à travers toutes les lignes, jusqu'à l'obscur abri d'un obscur capitaine pour y porter des ordres criminels. Mathilde l'a saisi. Elle le tient encore. Il la guide dans le labyrinthe d'où Manech n'est pas revenu. Quand il est rompu, elle le renoue. Jamais elle ne se décourage. Plus le temps passe, plus sa confiance s'affermi, et son attention<sup>8</sup>.

Ce passage est loin d'être inintéressant, car il nous permet d'interpréter le fil de téléphone, reliant le passé et le présent de la diégèse, comme le fil d'Ariane. Contrairement à certains critiques<sup>9</sup> qui identifient l'héroïne de Japrisot avec la fille du roi Minos, nous pensons que la figure de Mathilde est plutôt redevable de l'archétype de Thésée. Ce qui nous permet de les identifier c'est l'analogie de leur parcours : tous les deux s'engagent dans le labyrinthe où ils doivent accomplir un cheminement long et difficile pour pouvoir découvrir le centre de celui-ci, où ils trouvent soit le salut, soit la mort. Car, n'oublions pas que le fil d'Ariane, indiquant la voie juste, est en vérité le fil de la vie. Cette symbolique, évidente dans le mythe, n'est pas absente dans le roman non plus. L'enjeu de l'enquête, entreprise par Mathilde, est non seulement l'éclaircissement de la vérité sur la mort de Manech, mais aussi la vie de l'héroïne, elle-même :

Et puis, Mathilde est d'heureuse nature. Elle se dit que si ce fil ne la ramène pas à son amant, tant pis, c'est pas grave, elle pourra toujours se pendre avec<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 26-27.

<sup>9</sup> Cf. par exemple Ulrike Michalowsky, *La lettre et le suspense : quelques remarques sur Un long dimanche de fiançailles de Sébastien Japrisot*, in *Sur la plume des vents*, Klincksieck, Paris, 1996, p. 334.

<sup>10</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 27.

L'héroïsme, accentué dans le mythe, est estompé dans le roman de Japrisot, même s'il y a quelque chose d'héroïque dans la démarche de Mathilde. Lors de son parcours, elle rencontre toute sorte d'obstacles, abstraits ou concrets : mensonges, silence soigneusement gardé sur la vérité, incrédulité ou hostilité des gens, distance physique et temporelle qui séparent la jeune fille de la journée du drame. Pourtant elle arrive à franchir tous les obstacles, à surmonter toutes les difficultés, malgré le fait, ou plutôt à cause du fait qu'elle est paralysée d'une jambe, par conséquent clouée à son fauteuil roulant.

Mathilde ne se laisse jamais prendre à la lassitude des autres. Cela lui vient peut-être de ce qu'elle aussi, depuis tant d'années, est obligée de faire bien des choses « sans pouvoir bouger un orteil »<sup>11</sup>.

Selon l'intention de l'auteur, c'est justement cette paralysie qui rend Mathilde remarquable. Dans une interview, Japrisot a affirmé :

J'ai voulu Mathilde exemplaire – elle ne serait pas exemplaire si elle pouvait marcher –, je lui ai enlevé tout au départ pour qu'elle se montre telle qu'elle est intérieurement, une passionnée qui va jusqu'au bout. [...] Le seul défi au malheur, pour Mathilde, c'est la dérision<sup>12</sup>.

Pour prolonger la réflexion du romancier, il faudrait encore ajouter que c'est l'handicap de l'héroïne qui permet aussi de distinguer sa recherche d'une enquête policière typique. Car, la démarche de Mathilde est celle des détectives des romans policiers. Pareillement à ceux-ci, notre héroïne s'efforce de révéler les raisons, et surtout les circonstances d'un crime, à la seule différence près qu'elle n'envisage pas de punir les coupables.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur les similitudes qui s'établissent entre *Un long dimanche de fiançailles* et les romans policiers. Pour le moment, nous nous contentons de remarquer que c'est au niveau de l'enquête que l'étude du texte nous révèle un troisième labyrinthe, cette fois abstrait, qui doit illustrer le cheminement difficile de l'héroïne, jugé impossible par les autres. Car, comme Christine Bénévent le constate :

---

<sup>11</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 239.

<sup>12</sup> Propos de Japrisot cités dans le dossier du roman *Un long dimanche de fiançailles*, p. 362.

Mathilde, elle, cherche à reconstruire un moment impossible à reconstituer, puisqu'il ne devait, en toute logique, en rester aucun témoin. Toutes ces tentatives se heurtent en définitive à un point aveugle, à une figure de l'irreprésentable que les récits des autres permettent simplement d'approcher<sup>13</sup>.

Pareillement au labyrinthe construit d'un ensemble de chemins entrelacés, l'enquête de Mathilde est composée d'un ensemble chaotique d'informations souvent contradictoires ou falsifiées. Dans ce dédale métaphorique, construit des récits des différents personnages, tout autre que Mathilde s'égarerait. Bien que Japrisot n'utilise pas le mot de labyrinthe dans ce sens, l'interprétation labyrinthique des fausses pistes nous paraît évidente. Ulrike Michalowsky, qui étudie les ressources de la forme épistolaire dans *Un long dimanche de fiançailles*, parle du labyrinthe des lettres qui reviennent, des lettres elliptiques, des lettres vides, des lettres mensongères et des lettres présumées fausses<sup>14</sup>. Nous proposons d'y ajouter les différentes formes du récit oral : récits directs des témoins, récits de seconde main, récits partiels qui – pour une raison ou pour une autre –, filtrent soigneusement les informations transmises, avec confidentiels, commentaires faits par les proches de Mathilde. N'oublions pas de mentionner le non-dit auquel Mathilde se heurte souvent. Ce sont les éléments constitutifs du cheminement long et compliqué qui mène la jeune fille à son but.

Il est notoire que le parcours d'un labyrinthe s'effectue de la circonférence au centre, avec de nombreux détours surprenants et inattendus. Ainsi il arrive souvent que celui qui croit arriver au cœur du labyrinthe, se trouve de nouveau rejeté au loin. Il en est de même pour l'enquête de Mathilde : détournée souvent par les fausses pistes, tombant dans les pièges volontairement ou involontairement tendus par différents personnages, elle est obligée de

---

<sup>13</sup> Cf. le dossier du roman *Un long dimanche de fiançailles*, p. 352. Notons aussi, que cette impossibilité de la reconstitution du mystère est une caractéristique distinctive du genre policier : « C'est l'absence du récit du crime [...] qui appelle et permet à la fois le déroulement du récit de l'enquête. Or, cette absence implique que le roman tout entier fonde sa propre existence sur une impossibilité de raconter. [...] L'assassinat est un élément non pas thématique, mais bien structurel du genre policier puisque lui seul peut assurer l'absence narrative fondatrice du récit de l'enquête. » Uri Eisenzweig, « Présentation du genre », *Littérature*, n°49, février 1983, p. 11.

<sup>14</sup> Ulrike Michalowsky, *op. cit.* en note 9, p. 333.

recommencer plusieurs fois la reconstitution de la journée fatale. L'éclaircissement du drame ne se fait donc pas linéairement, mais dans une confusion embarrassante que le narrateur assimile, sans utiliser le mot, au labyrinthe. L'assimilation est possible grâce au motif du fil : dans sa recherche, l'héroïne paralysée est essentiellement réduite à la communication épistolaire et téléphonique. Cette dernière se matérialise plusieurs fois en fil de téléphone. C'est de cette façon que Japrisot justifie le recours fréquent à ce motif, qui apparaît tantôt d'une façon concrète – par exemple quand Mathilde, après avoir reçu une mauvaise nouvelle, laisse tomber l'écouteur au bout de son fil<sup>15</sup> –, tantôt d'une façon abstraite, par exemple quand la jeune fille s'avoue avoir peur que « [...] le fil qu'elle tenait jusque-là semble rompu, qu'il ne mène peut-être nulle part<sup>16</sup> ».

Parce qu'il arrive quelques rares fois que, se sentant perdue dans le labyrinthe des informations contradictoires, l'héroïne évoque sa perte. Mais Mathilde, en rencontrant des difficultés, n'en devient que plus persévérante. Elle revoit toutes les informations ramassées pour trouver un point d'appui à partir duquel elle peut reprendre le fil d'Ariane perdu. Ce point d'appui peut être un homme, comme Célestin Poux, ancien soldat, qui « arrivait pour renouer un fil<sup>17</sup> », ou un objet, comme la lettre de Tina Lombardi, la maîtresse d'un autre condamné, laquelle lettre sert de preuve à l'hypothèse établie par Mathilde. Nous n'avons mentionné ici que les deux repères décisifs du point de vue de l'éclaircissement du mystère, mais chacun des points d'appui fait progresser le récit, en ouvrant un nouveau chemin à explorer dans le labyrinthe imaginaire dans lequel l'héroïne se sent perdue.

Pour compléter l'analyse de ce motif, nous devons mentionner un autre fil d'Ariane qui se dessine dans le roman, notamment celui de l'écriture. Mathilde, dès le début de son enquête note soigneusement tout ce qu'elle apprend. Chaque fois où elle se sent égarée, elle relit ses notes pour chercher l'information échappée à son attention et qui pourrait lui permettre d'avancer dans sa recherche. C'est ainsi que l'écriture deviendra un fil conducteur, elle

---

<sup>15</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 186.

<sup>16</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 204.

<sup>17</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 273.

aussi. Mathilde, comme un policier, semble remplir deux fonctions à la fois, une fonction narrative et une fonction interprétative.

La figure du labyrinthe se dessine au niveau diégétique sous un autre aspect également. Le roman fait défiler une centaine de personnages, étant en rapport quelconque avec la mort des cinq condamnés. Ne croyons pas qu'il s'agisse là d'une simple surabondance numérique. La plupart des personnages sont dotés de traits individualisés et ont leurs propres histoires dont chacune serait digne d'être racontée. Si les lecteurs se sentent souvent perdus dans le labyrinthe des destins, c'est que ceux-ci gravitent tous autour du fil principal. L'égarément des lecteurs est d'autant plus complet que de nombreux personnages sont pourvus d'un ou de plusieurs surnoms. Nous pouvons ici à bon droit reprendre l'expression de Jean-Claude Bologne, qui, dans un article consacré à Sébastien Japrisot, parle du « gargantuesque appétit de rôles<sup>18</sup> » de l'écrivain à propos du roman *Un long dimanche de fiançailles*.

Nous nous sommes attardée assez longuement sur le niveau diégétique du roman, mais ce n'est pas uniquement à ce niveau-là que la figure du labyrinthe apparaît. Or, comme nous allons le voir dans ce qui suit, elle hante la structure du roman également. La structure est mise au service de la figure de la traversée d'un labyrinthe : elle évoque le long parcours jusqu'au centre d'un dédale et le chemin relativement court qui s'en sort. Le roman se compose de quatorze chapitres qui ne suivent pas l'ordre chronologique des événements racontés. L'écrivain refuse la linéarité du récit, fait qui s'explique en partie par le genre du roman. *Un long dimanche de fiançailles*, comme nous l'avons déjà remarqué, s'apparente aux romans policiers dans lesquels l'éclaircissement du mystère se fait toujours à l'envers : du crime à ses origines, du présent de l'enquête au passé du crime commis.

Le premier chapitre, intitulé *Samedi soir*, raconte la marche des cinq soldats mutilés vers le lieu de leur « exécution » un samedi soir, le 6 janvier 1917. S'ensuivent ensuite dix chapitres, racontant l'enquête de Mathilde, dont le présent s'entremêle sans cesse avec le récit du passé. C'est le douzième chapitre, portant le titre *Les Tournesols du bout du monde*, qui marque le

---

<sup>18</sup> Jean-Claude Bologne, « Japrisot : l'obsession du labyrinthe », *Magazine littéraire*, n°293, 1991, p. 67.



tournant décisif du roman : après avoir décodé les renseignements qu'elle possède, Mathilde finit par comprendre la vérité. Le chapitre raconte la rencontre de la jeune fille avec Cet Homme – le condamné qui a survécu au massacre –, et le récit que l'homme lui fait de la journée où ils auraient dû mourir dans le tir épouvantable entre Français et Prussiens.

Sous l'angle du rapport entre la structure du roman et la figure du labyrinthe, c'est ce chapitre qui peut être interprété comme le cœur du labyrinthe métaphorique, qu'est l'enquête de Mathilde. Cette interprétation est suggérée par l'expression *Le Bout du monde*, nom de la ferme où Cet Homme s'est caché après son échappée miraculeuse. Située au fond d'une vallée, on ne peut l'approcher que par une seule route, pareillement au centre du labyrinthe, auquel mène un seul chemin, tous les autres n'étant qu'impasses. Pareillement au mythe, selon lequel Thésée risque de mourir au centre du labyrinthe, Mathilde court un danger mortel en rencontrant Cet Homme. Après être mis au courant de l'enquête de Mathilde, il a peur d'être dénoncé par la jeune fille. Il décide de la tuer, mais il finit par renoncer à ce projet. En effet, ce n'est pas la mort que Mathilde trouve au cœur du labyrinthe, mais au contraire le salut : elle apprend que Manech, grâce à Cet Homme, a survécu au massacre.

Dans le roman, contrairement au mythe, ce n'est pas l'objet de la quête (Manech) qui se trouve au cœur du dédale, mais la clef (Cet Homme) qui permettra de s'en sortir et de trouver l'objet recherché.

Le chapitre suivant, coupant le fil de l'enquête qui arrive à sa fin, culmine dans la scène des deux fiancés : Mathilde rencontre Manech, amnésique. La place stratégique que ce chapitre occupe dans la structure du livre est soulignée par les champs temporels de la narration : des passages à la narration ultérieure (récit classique au passé), antérieure (récit prédictif au futur) et simultanée (récit au présent contemporain à l'action) se succèdent dans le texte<sup>19</sup>.

La narration ultérieure des lettres et des extraits des livres documentaires renvoie encore à l'époque de la Grande Guerre. La narration antérieure évoque les moments importants de l'avenir de Mathilde, mais toujours en dépendance de son enquête, qu'elle croit définitivement terminée après sa rencontre avec

---

<sup>19</sup> Pour ce qui est de la différence entre les trois, nous renvoyons à Gérard Genette, *Figures III*, Seuil, Paris, 1972, p. 229.

Manech, mais dont les répercussions se feront sentir dans sa vie jusqu'en 1965. La narration simultanée sert à décrire la rencontre des fiancés. C'est ici que les deux champs temporels, notamment le passé du crime et le présent de l'enquête se rejoignent : le narrateur arrive à la position d'« ici et maintenant » de ses personnages. C'est indubitablement le point culminant du roman, représentant la sortie de l'héroïne du labyrinthe, mais, en dépit de cela, le roman ne se clôt pas là.

Le dernier chapitre, intitulé *Lundi matin* raconte comment cinq cadavres épars dans le *no man's land* ont été découverts et enterrés par des soldats de la Terre neuve, lundi matin, le 8 janvier 1917<sup>20</sup>.

Ce processus donne une certaine symétrie au roman : par son titre, son contenu et sa narration, le dernier chapitre fait écho au premier, il reprend le fil que celui-ci abandonne. Ce sont ces deux chapitres qui encadrent le reste du roman, le récit de la longue et difficile traversée du labyrinthe. Celle-ci a pour objectif d'élucider ce qui s'est passé entre samedi soir (raconté dans le chapitre *Samedi soir*) et lundi matin (conté dans le chapitre *Lundi matin*). Ces deux chapitres expliquent le choix du titre du roman également : en effet, il s'agit non seulement de la reconstitution du dimanche passé par les cinq mutilés dans le bled, mais aussi du récit des longues fiançailles des deux amoureux, qui auraient dû durer un seul jour – le dimanche en question – précédant le mariage, prévu par Manech pour lundi. Ce long dimanche de fiançailles a duré cinq ans...

Au terme de l'étude des divers aspects de la figure du labyrinthe, nous pouvons conclure qu'elle soutend le roman de Japrisot, tant dans le fond que dans la forme. Bien que le dédale apparaisse plusieurs fois sous une forme concrète dans le texte, la plupart du temps l'auteur se contente de rester suggestif. Nous pouvons remarquer aussi que Japrisot ne reproduit que l'enchaînement minimal du mythe antique. Il nous reste à préciser pourquoi il s'obstine à le déployer. Pour pouvoir répondre à cette question, nous nous proposons d'expliquer pour quelles raisons Japrisot a recouru à ce mythe-là.

---

<sup>20</sup> Dans un entretien accordé au *Matin de Lausanne*, Japrisot avoue avoir ajouté ce dernier chapitre de trois pages pour calmer ses lecteurs. Propos cités dans le dossier du roman, *Un long dimanche de fiançailles*, p. 360.

De prime abord, nous devons accentuer la préférence personnelle de l'écrivain qui se dit obsédé du labyrinthe. Il adore faire entrer ses lecteurs dans un labyrinthe, car, comme il l'explique : « Parce que quand je les y entraîne, je les possède et ils adorent ça »<sup>21</sup>. Japrisot, maître incontestable du genre policier, sait bien ce que les lecteurs demandent à un roman : ils se complaisent dans le labyrinthe de l'énigme, caractéristique aux romans policiers. Cette remarque concerne également l'objet de notre étude, qui s'apparente au roman policier, sans l'être en réalité.

Nous ne voulons pas nous attarder sur la distinction subtile entre les différents types du roman policier, nous nous bornons à noter que d'après la typologie de Todorov<sup>22</sup>, *Un long dimanche de fiançailles* peut être qualifié de roman à suspense. Celui-ci, comme d'ailleurs tous les romans policiers, se caractérise par la présence d'un double récit, le récit du crime et le récit de l'enquête. À ce double récit correspond le double labyrinthe que nous avons relevé lors de l'analyse du roman : le labyrinthe concret des tranchées assimilé au récit du crime et le labyrinthe métaphorique des informations acquises, identifié avec le récit de l'enquête. Car, le thème de l'enquête, de par sa nature, codifie le motif du labyrinthe : toute enquête consiste en effet à un cheminement long et compliqué qui mène à la découverte de la vérité, à la solution du mystère.

Mais Japrisot va encore bien au-delà de la double structure des polars : dans son roman, l'enquête de Mathilde est encore doublée. À l'enquête de notre héroïne se superpose celle d'une autre femme, Tina Lombardi, mentionnée dans ce qui précède. Bien que le roman ne nous raconte pas cette deuxième enquête, il y fait allusion à plusieurs reprises. Vers la fin du récit, c'est Tina Lombardi qui la résume dans la lettre qu'elle a écrite à Mathilde avant d'être exécutée :

---

<sup>21</sup> [www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

<sup>22</sup> Tzvetan Todorov, *Typologie du roman policier*, in *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971, p. 63.

J'ai compris à peu près la filière [toujours le fill!] que vous avez dû suivre, à la recherche de votre fiancé, c'est pas tout à fait la même que moi, mais à bien des moments, j'en suis sûre, nos routes se sont croisées<sup>23</sup>.

Entre les deux quêtes similaires se dessine une différence essentielle, notamment dans le domaine de leur but. C'est l'enquête de Tina Lombardi qui vise à venger la mort de son amant, à punir tous ceux qui sont responsables du massacre des cinq condamnés. En dépit des caractéristiques essentielles du polar, relevées dans *Un long dimanche de fiançailles*, nous devons souligner que le roman a un genre mixte. Il peut être également classé parmi les romans historiques, dans la mesure où il présente un événement traumatisant de la Première guerre mondiale qui sert en effet d'arrière-plan à un roman d'amour. Rappelons que c'est le récit de guerre qui implique la figure concrète du labyrinthe.

L'enquête de Mathilde nous permet de considérer le roman comme une sorte de roman d'apprentissage moderne, présentant non pas l'évolution de l'héroïne, ayant un caractère tout fait au début du récit, mais la découverte de ses propres capacités, le perfectionnement de son moi. Si Mathilde mène sa quête jusqu'au bout, malgré l'apparente impossibilité de la réussite, c'est qu'elle veut se prouver qu'elle en est capable. Comme Alice de Carroll, citée dans l'épigraphe du roman, Mathilde – à moitié enfant, à moitié adulte –, part en quête d'une identité, cherche à dépasser ses propres limites, physiques et psychiques.

C'est en tenant compte de cette spécificité du roman que nous espérons expliquer le fait que Japrisot s'écarte du mythe classique. En conséquence des modifications que celui-ci a subies dès l'Antiquité, le labyrinthe finit par symboliser le voyage psychique et spirituel que l'homme accomplit à l'intérieur de lui-même, afin de trouver son propre centre<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> *Un long dimanche de fiançailles*, p. 261.

<sup>24</sup> Voir l'article *Labyrinthe* in *Dictionnaire des symboles* (sous la dir.de Gazenave), Paris, Librairie générale française, 1996, p. 356.

Sous cet angle, nous avons affaire ici à un chemin initiatique qui mène Mathilde, à travers de nombreux égarements et épreuves certes, à la connaissance de son moi. Ainsi, contrairement au mythe, dans le roman *Un long dimanche de fiançailles*, le labyrinthe est conçu non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver. Par la modification du mythe classique, Japrisot insiste sur le désir de l'homme de se connaître et de se situer dans un cadre spatial et temporel extrêmement chaotique.

---

GABRIELLA KÖRÖMI

École supérieure Eszterházy Károly, Eger  
Courriel : koromigabi@freemail.hu